

PAROLES DE SEIGNEURS

Doris Séjourné

raconter la vie

Le roman de la vie des chômeurs de longue durée, allocataires du RSA diffuse une mélancolie sur la solitude qu'on s'invente pour y échapper. Ce récit est dédié aux seniors qui ont tout tenté pour retrouver un emploi, qui ont tout perdu jusqu'à leur identité et leurs compétences.

Pendant un an, j'ai été l'un des membres actifs de cette armée d'invisibles. Soldats en rupture de ban errant entre un renoncement doux-amer et le refus de cautionner le jeu social.

Je suis sortie du rang lorsque j'ai accepté de m'éloigner d'un certain confort pour créer ma petite entreprise. Une prise de risque qui a laissé ma mémoire à vif quant à l'immense besoin de consolation dont j'ai manqué pendant cet intermède face au fait de devenir une personne « pas pareille » comme dit mon ami Olivier Brunhes.

Une fois les bases de mon entreprise à peu près d'équerre, j'ai conduit un projet qui me tenait à cœur : créer un atelier de théâtre pour les seniors au RSA de La Courneuve avec l'accord de la Maison de l'emploi. Peu d'entre eux ont osé l'aventure mais peu importe le nombre... Le projet « Paroles de seigneurs » était né. Pendant 4 mois, une fois par semaine, nous nous sommes retrouvés dans un lieu prêté par la mairie.

Raconter un moment de soi est une merveilleuse matière pour se situer dans une société qui ne va plus du tout de soi. C'est devenir témoin et révélateur. Une vraie présence qui permet de mettre en mouvement la parole et le sens, de façonner, voire de réparer le lien social. Ni psychanalyse ni pathos dans la démarche. Juste de la simplicité chaleureuse pour mettre le « je » à l'honneur à travers des récits réels ou inventés, porteurs de sourire. Quatre heures par semaine à briser la routine, à goûter une liberté nouvelle, à raconter qui on est vraiment.

Nous étions tous des « récitants. Et parmi nous, Christine, passionnée de blues qui, à elle toute seule, incarnait une critique radicale du boulot-boulot et des règles établies. Cette ancienne ouvrière, forte en gueule au rire communicatif, était revenue de tout après une décennie de survie et suivait l'adage « On n'est jamais mieux servi que par soi-même ».

Derrière le masque affleurait la souffrance calfeutrée par un humour

caustique. Christine détournait avec drôlerie les objectifs de l'atelier tout en voulant s'y conformer. Une réelle présence sur scène qui résistait aux assauts des souvenirs. Les mots sont arrivés pudiquement.

« Il y a une douzaine d'années maintenant, je suis arrivée, par différents biais, à toucher du doigt la musique. Pas en tant qu'interprète, ni compositeur, ni auteur, mais en tant qu'organisatrice, on va dire, de spectacles. Donc, on va partir et évoluer sur tout ça. »

Pas question de perdre le contrôle. Christine avance toute seule depuis si longtemps. Qu'est-ce qui a fait qu'un souvenir a émergé peu à peu, serein, léger comme une caresse à l'âme ? L'échauffement préparatoire, les improvisations, l'absence de jugement, le respect, un peu de tout ça sans doute. Avec le désir de Christine, la belle rebelle, de sortir du rôle qu'elle s'était composé.

L'antithèse de Christine était Loretta. Femme senior elle aussi, d'origine antillaise, fâchée avec sa famille et mutique. Toujours coquette Loretta, dont la vie se résume à de petits boulots par manque de formation. Loretta qui trimballait souvent un gros dossier de documents administratifs comme une preuve de son existence.

Son corps peinait à se mouvoir dans l'espace, sauf lorsqu'elle chantait. Les mains virevoltaient, les hanches esquissaient un timide mouvement. Et la parole se libérait. Alors Loretta devenait une sublime conteuse.

« Nous sommes dans les années 80 en Guadeloupe sur l'île de Marie Galante. Le lieu où je vis n'a pas vraiment de nom. On l'appelle « La Grande Savane ». J'ai 10, 11 ans. J'accompagne ma mère vers le pâturage où se trouve notre bétail. Je m'arrête en chemin. Je saute, je danse, je suis très heureuse dans l'espace. Tout cet espace est à moi ! ».

Un atelier comme une parenthèse qui s'est refermée. Christine et Loretta sont retournées d'où elles venaient. Nous nous rencontrions de temps en temps pour échanger un sourire autour d'un café. Tout était redevenu comme avant.

Pour moi aussi. J'ai dû fermer mon entreprise pour raisons économiques. Faute de pouvoir bénéficier d'une allocation chômage en tant que gérante

non salariée, j'attends la lettre de rejet du Pôle emploi pour solliciter le bénéfice du RSA. Avec le sentiment diffus de retourner à nouveau à mon statut de « Pas pareille ».

Avec des diplômes et une carrière bien remplie derrière moi, je recherche un emploi tout en me coltinant à la liquidation judiciaire de ma librairie. Un travail à plein temps.

Reste à savoir à quelle sauce je vais être mangée ? Vais-je retrouver un emploi, sombrer dans le renoncement ou la révolte ? A chaque jour suffit sa peine. J'agis au quotidien en tentant d'éloigner la peur, une très mauvaise conseillère. J'ai besoin de lucidité, de créativité, de courage, d'amitié aussi. Et puis, demain est un autre jour. Taratata !